

Chaire internationale

M. Orest RANUM, professeur

Ce rapport est en deux parties : le programme des leçons données et la dernière leçon (extraits), leçon de bilan ;

La France des Années 1650
Histoires - historiographies

I (25 novembre 1994)

La Leçon Inaugurale

II (10 janvier 1995)

Adolphe Chéruel sur les années 1650 :
— l'homme et l'œuvre,
— la recherche de l'ordre et le franc parler.

III (17 janvier)

Les historiens philosophes sur les années 1650.
Les historiens de la fin du règne de Louis XIV sur les années 1650.

IV (24 janvier)

Le Peuple et la Canaille selon Chéruel :
— invité Robert Descimon, EHESS « Sociabilité, voisinage, et la milice bourgeoise pendant la Fronde ».

V (31 janvier)

Jean Vallier sur les années 1650.
Antoine Aubery sur les années 1650.

VI (7 février)

Le vocabulaire politique du Cardinal Mazarin.

VII (14 février)

L'Imaginaire du Pouvoir Royal dans la Correspondance du Cardinal Mazarin.

VIII (7 mars)

Souvenirs et Peurs de la Fronde chez les Intendants des années 1650 :
— invité Gérard Ferreyrolles, Université de Bourgogne, Dijon « Pascal et l'Histoire ».

IX (14 mars)

Fidélité, Intérêt et Indépendance de l'Homme de Cour :
— invitée Noémi Hepp, Professeur Emerite, Université de Strasbourg « Goulas, courtisan, lecteur et écrivain ».

X (21 mars)

Mazarin et la Propagande Officielle :
— invitée Françoise Waquet, C.N.R.S. « le Métier d'historien politique du temps de Mazarin, l'exemple de Vittorio Siri ».

XI (28 mars)

Le vocabulaire classico-républicain du temps de la Fronde et des années de l'Affaire Fouquet :
— invitée Chantal Grell, Université de Versailles, Saint-Quentin-en-Yvelines « Amelot de la Houssaye, l'écrivain et la Traduction ».

XII (4 avril)

Histoires et Biographies particulières, garants d'un certain pouvoir ? :
— invitée Véronique Larcade, Université de Paris IV « Girard et sa *Vie du Duc d'Epéron* ».

XIII (11 avril)

Etre et la Lettre ; le pouvoir incarné :
— invitée Sylvie Mouysset, Université de Toulouse- Le Mirail ;
Société urbaine et les pouvoirs du corps de ville ; l'exemple de Rodez.

XIV (2 mai)

Mazarin et son prédécesseur :
— invitée Françoise Hildesheimer, Conservateur en chef, Archives Nationales « le mot raison dans le *Testament Politique* de Richelieu ».

XV (9 mai)

Présences et absences dans les histoires royales :

— invité Olivier Chaline, Ecole Normale Supérieure « la Notion de Gloire au XVII^e siècle ».

XVI (16 mai)

Les Grâces, la Corruption et les pouvoirs de l'argent dans les années 1650 :

— invité J. Chatelain « la clémence - notions et pratiques au règne d'Henri IV ».

XVII (23 mai)

Le portrait politique dans la correspondance de Mazarin ; les portraits des parlementaires :

— invité Denis Crouzet, Université de Paris IV « l'historiographie des Guerres de Religion du début du XVII^e siècle » ; Dupleix, Matthieu et Mézerai.

XVIII (30 mai)

Provinces, Etats et l'Etat : les modèles de Beik, Kettering et Collins.

XIX (6 juin)

Le Bilan provisoire ; l'Histoire de France des années 1650.

**

L'historien ne trouve pas toujours ce qu'il cherche. Pour moi, en me posant la question — qu'est-ce qui s'est passé dans la France des années 1650 ? je n'avais pas de problématique particulière à réfuter ou à confirmer. Cela ne veut pas dire que l'enquête que nous avons menée ensemble n'avait pas de thèmes spécifiques, ou, hélas, d'horizons de pensées déjà très connus — simplement répétés encore une fois par moi. L'histoire est pourtant plus que la recherche de nouvelles interprétations ou un ensemble de faits inédits. Le devoir de résumer, de présenter, de vérifier ce qui est déjà établi fait partie du métier. En même temps, l'historien doit oser être lui-même, et inévitablement, il quittera les chemins battus. Chaque relecture d'une grande source documentaire comme la correspondance de Mazarin produit une nouvelle réflexion, non pas un autre Mazarin, mais une autre manière de voir l'homme et son action. Les grands documents historiques sont comme les partitions d'un concerto, toujours les mêmes, mais que l'on peut interpréter autrement. Ce fait sépare l'historien de l'Occident du grand prêtre qui articule par sa voix le chant historique de son peuple, sans oublier une génération : victoire, mariage princier. L'historien de l'Occident reste un humaniste qui cherche ses appuis dans les sciences sociales pour chercher et présenter ce

qu'il trouve, pour son compte, sans l'avis d'un comité d'action politique quelconque, et sans se soucier des retombées sur la communauté des historiens.

Quoique ayant des origines américaines, et en profondeur, norvégiennes et britanniques, je me suis senti chez moi au Collège de France. L'identité nationale et la pensée historique sont toujours inséparables ; on a compris ma démarche. Tous mes efforts ont été et le seront toujours pour contribuer à enrichir et renforcer la pensée historique française, et ainsi l'identité française, tout en sachant profondément que ni l'une ni l'autre n'ont besoin de moi. Elles sont solidement établies et inébranlables, et la pensée historique américaine sera enrichie par notre expérience ensemble ici. C'est l'impérialisme français dans le meilleur sens du terme ! Cet espace chronologique entre la fin de la Fronde et le début du règne personnel de Louis XIV n'a pas attiré l'attention des historiens depuis un siècle. Il n'était jamais question de refaire l'histoire événementielle ; j'ai fait le pari que nous n'avions pas besoin de revenir sur les thèmes des campagnes militaires, des faits économiques ou le choix des hommes pour les intendances nouvellement rétablies. Le choix des thèmes vient d'une longue expérience dans la recherche et la conviction qu'à travers l'analyse et l'élaboration d'un certain nombre de thèmes, l'historien peut trouver en profondeur une culture dans son ensemble. Je ne suis pas content de mon choix de thèmes : la pensée et l'action religieuse auraient dû faire partie de ce cours, mais je les ai écartées parce qu'il y a déjà de si grands travaux sur le sujet, par Sainte-Beuve, Orcibal, Mesnard et Blet...

Un second thème, souvent noté mais pas approfondi, la culture des apparences (la formule est de Daniel Roche), mérite beaucoup plus d'attention que nous ne l'avons fait.

Mais comment est-ce que le livre sur les années 1650 va être organisé ? Quels sont les grands modèles pour l'essai historique ?

Il y a *l'Histoire de la Renaissance en Italie* par Jacob Burckhardt, livre qui n'aurait jamais pu être écrit sans le modèle, qui est *le Siècle de Louis XIV*, de Voltaire. Et il ne faut oublier ni Huizinga, ni, mais d'une autre manière, *les Morales du Grand Siècle* de Bénichou. Tous sont des essais historiques. Mes prétentions semblent ridicules ; je ne pourrai jamais écrire une œuvre si magistrale. Mais il faut toujours essayer, s'efforcer, sinon le déclin vers la vulgarisation est inévitable pour l'historien. Certains chapitres dans mon petit livre sur Paris, traduit par Georges Dethan, laissent apparaître les signes de ce que j'espère pouvoir faire. Tout le problème est de varier et « orchestrer » les niveaux d'analyse. Est-ce que le pouvoir politique se manifeste au niveau des vocabulaires ou au niveau des rangs sociaux ? Au niveau des relations entre l'action politique et les philosophies politiques et morales, et religieuses ?

Mais avant d'aller plus loin, je tiens à confirmer, une dernière fois, que l'histoire de l'histoire est bien plus que le travail de préparation d'un thème. Nous avons un but spécifique en remontant dans le temps à travers les œuvres de Ché-

ruel, Anquetil, Voltaire, Daniel, Donneau de Visé, Vallier et Aubery, mais ce travail *est* l'histoire, c'est-à-dire intéressant en soi. Un petit point faible dans l'historiographie française est l'histoire de l'histoire pour l'époque moderne.

Nous avons constaté que Mazarin met son action politique sous le signe ou le modèle du précepteur : c'est l'enseignant dans l'art politique par excellence, de la grande tradition ecclésiastique romaine. Ce prélat est aussi le diplomate consommé, ayant très peu d'expérience en matière de politique intérieure, et pour lui l'ordre politique (et social, mais il n'a pas pu le penser de cette manière) restait dans l'ensemble d'échanges de grâces, et de *bénéfices*, dans le vocabulaire de Sénèque.

Au cœur du livre futur sera un chapitre sur le *Testament Politique* de Richelieu, les *Carnets* de Mazarin, et les *Mémoires* de Louis XIV : une analyse permettant de discerner les genres, les formes de pensée et les héritages antiques chez les trois grands hommes politiques français du XVII^e siècle qui ont cherché à agir et à penser comme des hommes politiques humanistes et chrétiens.

J'ai évoqué les thèmes de chacun des invités dans cette dernière leçon, et j'ai pris un plaisir particulier à remercier toutes et tous.

Il n'y a pas de doute. Au milieu du XVII^e siècle, en grande partie, le résultat de la vénalité des offices, les dignités provinciales et urbaines perdent leur lustre. Les villes commandent les histoires non pas simplement pour assurer leur gloire, mais pour renforcer leur présence dans la culture politique de plus en plus parisienne après la Fronde.

Mais si l'Etat a semblé très fort aux provinciaux, il restait dans les esprits que, pendant la Fronde, l'Etat n'était que la signature de la Régente et d'un secrétaire d'Etat sur une lettre patente, ou lettre de cachet. Nos fonctionnalistes, surtout en sociologie, du XX^e siècle nous laissent conclure que les lettres royales, les signatures, les présences royales, les sceaux n'étaient que les signes de pouvoir, et non pas les moteurs d'action. L'histoire des années 1650 nous amène à conclure tout à fait autrement : que le pouvoir est dans les signes et que les Français dans leur ensemble respectaient le Roi et gardaient l'espoir en un nouvel âge d'or. La monarchie, en tant que phénomène attaché à un corps physique, puisait sa force de ce corps et au sang royal.

Et je ne vous oublie pas. Votre présence m'a été de la plus grande importance pour moi. Je ne me suis jamais senti seul dans mes recherches, ni dans mes leçons. Je tombe toujours quelque peu amoureux de mes étudiants, de l'ensemble, comme un corps, et j'ai cette affection pour vous. Je porte mon papillon universitaire, aux armes de Johns Hopkins ; je vous quitte ainsi que cet illustre Collège pour reprendre mon service dans ma propre université, mais non sans vous dire un dernier merci.

O.R.